



## La grande marche

**F**évrier 2003. Nous étions réunis, en pleine rue, fouettés par les grands vents de l'hiver. Mais ceux-ci ne nous atteignaient pas : notre esprit était ailleurs, bien plus haut que les basses contingences du temps qu'il fait. Il y avait là les amis : Dominique, François, Régis, Nathalie et les autres. Autour de nous, des milliers d'hommes et de femmes s'étaient aussi donné rendez-vous. Certains avaient amené leurs jeunes enfants. Le drôle de groupe que nous formions se déploya bientôt en une procession qui prit vite les proportions d'une immense vague, incongrue sur la mer calme de la ville.

Nous étions tous là dans le même but : protester contre l'invasion de l'Irak par l'armée américaine. C'était le premier motif de notre descente dans la rue. Mais il y en avait aussi d'autres, disons plus personnels. En écoutant les gens autour de moi, je me suis rendu compte combien les récriminations étaient nombreuses quant à l'évolution de notre petit monde.

Dominique l'écologiste est une habituée des grandes manifs et des bons coups médiatiques. Elle est membre de Greenpeace. Elle n'est pas du tout rassurée des blessures que l'on inflige à l'environnement un peu partout sur la planète et a décidé de s'en occuper personnellement. Une missionnaire.



L. MÉTHÉ

François, lui, est un militant altermondialiste. Il a adopté le discours parfois enflé du mouvement et se permet même, à l'occasion, d'en rajouter. Il en a contre le « globalitarisme » néolibéral, les « ajustements structurels destructeurs », etc. Il n'accepte surtout pas que les mouvements de capitaux soient devenus le grand courant de l'évolution. Il ne voit pas pourquoi il faudrait tout accepter comme une fatalité : le fait par exemple qu'un papillon battant des ailes à Shanghai puisse déclencher une tornade à Huntingdon, qu'une petite décision prise à Davos, en Suisse, puisse mettre en péril un programme de soutien à l'agriculture en Afrique.

Nathalie est la militante nationaliste du groupe. Pour elle, le « nous » doit d'abord prendre ses racines chez soi, puis se transposer au monde. Il faut se serrer les coudes, s'affirmer, prendre sa place. Sinon, dit-elle, nous en serons toujours réduits à quémander et à crier toujours plus fort pour que l'on nous entende. « C'est fatigant à la fin ! » Nathalie se dit aussi citoyenne du monde. Elle l'est d'ailleurs peut-être davantage que nous tous. Mais elle a une sainte peur de passer inaperçue, comme si l'Histoire les avait oubliés quelque part, elle et les siens.

Régis veut lui aussi changer le monde. Mais il a voulu commencer par son monde à lui. Régis est un adepte de la simplicité volontaire. C'était sa manière de lutter contre cette idée répandue voulant que le seul progrès possible passe par la consommation effrénée. Régis est un pur. Il n'apprécie pas du tout ce qu'il appelle la « marchandisation » des rapports humains. Il n'aime surtout pas que l'on piétine des icônes de sa jeunesse. Qu'une banque se serve de « Maître chez nous », formule qui a marqué le réveil politique du Québec et donné l'impulsion à la



Révolution tranquille, comme slogan pour annoncer des prêts hypothécaires, le met dans tous ses états. Qu'une chanson de Dylan ou de Ferland devienne un vulgaire jingle publicitaire l'attriste au plus haut point. Un jour, alors qu'il s'exprimait sur la fermeture d'un magasin d'une grande entreprise américaine « qui ne respectait rien d'autre que la religion du commerce », il laissa tomber cette prophétie : « Tu sais, je crois bien qu'un jour la planète au grand complet sera transformée en un immense centre commercial. Il faut se réveiller, sinon la loi de l'offre et de la demande deviendra la loi universelle. »

Nous étions tous là, par ce matin frileux de février. Cette fois, nous avions laissé en retrait nos motifs personnels et cessé les affaires courantes. Un seul objectif nous soudait les uns aux autres : la paix, ou plus justement un désir profond de jeter les bases d'un nouveau monde.

Le but était peut-être ambitieux, mais nous savions que nous n'étions pas seuls. Dans d'autres villes, des milliers de gens comme nous se réuniraient. Le mouvement était parti de Grande-Bretagne et il avait rapidement été relayé par des milliers de groupes organisés. Des centaines de vagues se soulèveraient en même temps un peu partout sur le globe : à Melbourne, à Paris, à Tokyo, à Washington, à Buenos Aires. Toutes couleurs unies. Une immense rumeur allait se lever où se mêleraient les voix des catholiques, des musulmans, des hindous, des athées, des protestants, des mormons. Partout, dans toutes les langues, le même message : « Plus jamais la guerre ! Non à l'impérialisme ! »

Ce jour-là, nous avons tous ressenti profondément que la Terre était bien petite et que les autres continents se trouvaient tout juste sur le terrain d'à côté. Nous avons compris jusqu'à quel point les humains étaient reliés par des fils, des filins ou des filigranes. Ce n'était plus un souhait, un simple vœu. C'était la réalité.

Je n'oublierai jamais la grande marche de février 2003. Ce jour-là, des milliers d'hommes et de femmes ont coordonné leur pas. Et l'Humanité a fait un grand bond.

Hervé Anctil